



Claro

L'échec

Comment échouer mieux

LES GRANDS MOTS **autrement**

L'échec

Claro

L'échec

Comment échouer mieux

Autrement

Collection « **Les grands mots** »
créée par Alexandre Lacroix

ISBN : 978-2-0804-4290-1
© Autrement, un département
des Éditions Flammarion, Paris, 2024.

pour marion, qui me réussit bien

« Je crois davantage à la fécondité de l'échec
qu'à celle de la réussite. »

Annie Ernaux

« Qui ne comprend pas l'échec est perdu. »

Jean Cocteau

Le mat de l'imbécile

De tous les verbes de la langue française, *faillir* est celui qui m'est le plus cher. Il semble hésiter entre deux sens, comme s'il oscillait entre débâcle et prudence, puisqu'il dit à la fois la capitulation (l'échec, le fiasco, le four, le ratage...) et l'évitement (ne pas faire, manquer de peu, se raviser...). À ses yeux, si tant est qu'un verbe ait des yeux (hum), il semblerait que se fourvoyer et ne pas s'engager soient les deux faces d'une même pièce, lancée très haut dans le ciel des décisions.

Faillir, c'est aussi bien faire et ne pas faire ; se planter et ne rien semer. Échouer, c'est aussi, notons-le, arriver, certes mal en point, mais arriver néanmoins, tant qu'à faire sur la plage abandonnée, coquillages et crustacés. Celui qui *faut* (troisième personne de l'indicatif présent du verbe faillir, j'ai vérifié, merci) rate en

conséquence sa cible, qu'il ait ou non décoché sa flèche.

Mais ce qui me fait aimer ce verbe, c'est aussi, c'est surtout la présence en son pli du mot « faille », qui dit aussi bien la fêlure que la faiblesse, la brisure que l'espace par lequel s'engager, et sert donc de ligne d'horizon – de ligne de faille ? – à celui qui écrit et qui, immanquablement, *faut*.

Le poète Cédric Demangeot¹ dit cela parfaitement, horriblement : « se frayer une lézarde vive dans le pourri du bloc ». Je vous laisse imaginer ce qu'est ce bloc, et de quelle pourriture il se nourrit. De quel vivant il se réclame. Lézarde, bloc : vous commencez à comprendre.

Quant à la notion de réussite, laissons-la aux joueurs de cartes et aux thuriféraires littéraires. Réussir c'est, étymologiquement, ressortir. Tel n'est pas notre propos, car il n'est pas question ici de se défilier. On ne réussit pas une page, on la tourne, comme un potier ivre qui sent ses mains se changer à leur tour en glaise. Cédric Demangeot – encore lui – parle quelque part de

1. Cédric Demangeot, *Une inquiétude*, Flammarion, 2013.

Le mat de l'imbécile

« la passion de buter dans les angles ». Mais de préciser aussitôt : « On m'a coupé la tête – c'est noté. Malheureusement, il reste la langue. » Cou coupé, que faire sinon tendre la langue, puis faire que cette langue, titillée par l'étrange saveur de l'échec, tourne sept fois sur elle-même. C'est la moindre des choses.

Il sera question ici essentiellement de littérature, la littérature qui est la vraie vie, comme l'a cru à juste titre Proust, « la vraie vie enfin découverte et éclaircie », la vie sans cesse contrariée de l'écriture, des contrariétés qui font le sel et la pâte de l'écriture, de l'herbe coupée sous le pied et des impasses empruntées, des naufrages volontaires et des revers de fortune, de ces chutes incessantes qui, patiemment, rapprochent celui qui écrit de son ombre fuyante. Ce sera donc – n'en doutons pas – sous l'angle noir mais salvateur de la *faillite* qu'il nous faudra considérer certaines activités, comme celles de traduire, d'écrire, mais aussi de lire.

Avant d'aller plus loin, une histoire. Ou plutôt une anecdote. À moins que ça ne soit une parabole. Ou un drame antique. Ou une histoire drôle. Ou tout ça à la fois.

L'échec

Le 1^{er} août 1959, à Omaha, dans le Nevada, deux joueurs d'échecs s'affrontent lors d'une partie qui promet d'être mémorable, et le sera assurément. Walter Thomas Mayfield et William Robert Trinks ne restent pas longtemps face à face. Ouverture : les blancs avancent de deux cases le pion qui piaffe devant le roi. Les noirs répliquent sans hésiter et déplacent à leur tour de deux cases le pion qui sommeillait devant le cavalier. Effet miroir garanti. Ravis, les blancs exfiltrent leur cavalier par la droite, au prix de ce fameux déhanché qui se rit des obstacles. Les noirs, désireux de contre-attaquer, propulsent de deux cases le pion qui cachait le fou. Les blancs jubilent alors et expédient loin et haut leur reine, selon une diagonale relevant du coup de sabre. Et voilà que, pris dans les phares de la reine blanche, et par elle toisé à quelques cases de là, le roi noir comprend qu'il ne peut rien faire d'autre que baisser la garde. En trois coups la partie est pliée : les blancs ont créé la faille, ont laissé l'adversaire s'y engouffrer, l'y ont rejoint, l'ont immobilisé puis abattu. On appelle ça le « mat de l'imbécile ». C'est, à ce jour, la partie d'échecs la plus brève du monde. À l'issue de cet affrontement, ou plutôt de ce fugace frottement, si l'on prend un peu de recul,

Le mat de l'imbécile

une seule question se pose : ces deux joueurs ont-ils vraiment disputé une partie d'échecs ? Ou n'ont-ils que *failli* jouer ? Question subsidiaire : n'y a-t-il réellement qu'un seul perdant ?

L'écrivain qui trace trois mots sur une page, s'interrompt, grimace puis froisse rageusement ladite page avant de la jeter en direction de la corbeille à papier, corbeille située à moins d'un mètre de sa table de travail (et qu'il rate neuf fois sur dix), cet écrivain qui ne deviendra jamais basketteur professionnel, a-t-il écrit ? N'a-t-il que failli ? Failli écrire ? A-t-il été victime du mat de l'imbécile ?

On pourrait, on peut voir les choses ainsi : la page est un échiquier sur laquelle l'écrivain avance des pions qui sont des mots. Mais ici, les blancs, c'est la surface, et les noirs, ce sont les mots. Combat inégal. Pas de reine ni de roi. Rien que des fous qui montent dans les tours et progressent cavalièrement. Chaque lettre fait mat, et l'imbécile, au final, c'est moi, moi devant la page qui après s'être déployée se contracte, et souvent finit en petite boule fripée. Je peux bien sûr raturer, changer de stratégie, mais il suffit que j'interrompe la partie une nuit

L'échec

pour qu'au matin, avant même de renverser ma tasse de café sur mon clavier, la défaite m'apparaisse dans toute sa glaçante nudité ; je dois alors repenser mon ouverture, réévaluer mes mouvements, leur succession ; et si, au lieu de constater amèrement mais lucidement un énième fiasco d'écriture, je préfère me laisser éblouir par l'illusion d'une réussite, comme par l'éclat d'une gemme en plastique recyclé, il s'écoulera peu de temps avant qu'une faille plus tenace m'informe d'un écroulement à venir. De sang-froid, alors, sur le métier détraqué, je remettrai en jeu l'ouvrage.

Car je vais faillir, je le sais, et, le sachant, *bien que le sachant*, je faux (première personne du singulier à l'indicatif présent, mais si). Pire, ou mieux : je le veux. Je veux échouer. Oui, car ici échouer c'est y voir clair, voir noir sur blanc. Ici, il n'est pas question de gagner, il n'y a rien à gagner. Fin de partie sur toute la ligne et pas la peine d'attendre Godot ou la mère Michel.

Autant le verbe *faillir* nous invite à progresser dans un décor quasi géologique, une cordillère bourrelée où çà et là surgissent et s'épanouissent des failles qui nous invitent à trébucher, autant celui d'*échouer* ravive des souvenirs

Le mat de l'imbécile

enfantins de naufrage et impose l'image esseulée d'un Robinson rendu à la blancheur de la plage que la lumière défend et que la nuit annule, pourquoi se gêner. Le premier – faillir – évoque un vacillement, une culbute, alors que le second – échouer –, une fois écartée la péripétie de la noyade ou le désagrément des algues dans les cheveux, se plaît à transformer la défaite en s'efforçant de relancer la donne : on passe d'un état à un autre, d'un plan à un autre, somme toute on échange des possibles, et si l'île est mystérieuse, on y fera son nid, foi de Jules. On s'adapte ou on adapte le milieu. Mais dans les deux cas, qu'on faille ou qu'on échoue, le constat reste le même : *les choses ne se sont pas passées comme on le souhaitait*. La faute à qui ? Aux éléments ? À nous ? Ou, plus lucidement, aux souhaits que nous émettions telles de vaines lueurs avant de nous prendre de plein fouet la vague de la désillusion ? À notre volonté qui, se croyant toute-puissante, s'imaginait pouvoir plier le langage à sa guise ?

La vie de l'écrivain peut se résumer à un brouillon. L'écrivain est un embrouilleur doublé d'un *brouillonneur*. Un bâcleur récidiviste – et

L'échec

c'est sa chance. Ce qu'on appelle, assez lestement, un « premier jet » n'est pas sans rappeler ce corps naufragé que délaissent sur la grève les flots impétueux de la marée non moins impétueuse, adieu coquillages, adieu crustacés. J'écris, donc j'échoue : comment ne pas citer la célèbre phrase de Beckett, si souvent martelée qu'on n'en entend plus que le noir ressac : « *Try again. Fail again. Fail better*¹ », phrase qu'on peut traduire ainsi : « Recommence. Échoue encore. Échoue mieux. » Mais quel sens donner à ce mystérieux impératif : échouer mieux ?

Dans une lettre² adressée à Nathaniel Hawthorne en mai 1851, Herman Melville écrit ceci, à peu près au moment où, à Londres, paraît son insubmersible *Moby-Dick* :

« Ce que je me sens le plus poussé à écrire m'est interdit, cela ne paie pas. Et pourtant, c'est certain, écrire *autrement*, je ne le puis. De sorte que le résultat, en fin de compte, est un gâchis et que tous mes livres sont sabotés. »

1. Samuel Beckett, *Cap au pire*, trad. Édith Fournier, Éditions de Minuit, 1991.

2. Herman Melville, *D'où viens-tu Hawthorne ? Lettres à Nathaniel Hawthorne et d'autres correspondants*, trad. Pierre Leyris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1986.

Le mat de l'imbécile

Melville s'installe devant l'échiquier de la littérature. Ouverture : il avance Ismaël de deux cases, laisse la critique tripoter mollement un pion dubitatif, puis déplace son cétaqué – il joue les blancs – afin que celui-ci émerge dans l'axe même du lecteur. Sauf que, bien sûr, hélas, il ne gagne pas, loin de là. Le lecteur se sert de son harpon comme d'un cure-dents puis passe à d'autres pêches plus gratifiantes. La première édition de *Moby-Dick* s'écoulera à moins de six cents exemplaires. Le mat du cachalot ?

Claude Esteban, dans *La Mort à distance*¹ :

« Je voulais rejoindre, pas
à pas, le soleil
et ce n'était
qu'un trou dans la terre. »

Un trou dans la terre : on ne pourra pas dire qu'on ne nous a pas prévenus. Mais faire son trou, c'est là une chose que l'écrivain sait faire, doit faire. Travailler son trou, creuser son terrier – et après ? Il n'y a pas d'après. Kafka n'achève pas l'écriture du *Terrier* et meurt six mois plus tard. N'en déduisons pas trop vite

1. Claude Esteban, *La Mort à distance*, Gallimard, 2007.

L'échec

qu'échouer est pour l'écrivain une forme de damnation. Ce n'est ni plus ni moins que son lot quotidien, son *guilty pleasure* : sa jouissance secrète.

Il existe, pour qui écrit, plus d'une façon d'échouer. Plus d'une raison d'échouer. Au point qu'on pourrait parler d'un art de l'échec, d'une passion de la défaite. Faire et refaire. Fait et défait. On n'en sort pas, on l'a dit. Tant mieux.

Entretemps 1

Ce qu'est l'échec (1)

L'échec est un mur. On ne le traverse pas. On ne l'escalade pas. On ne le renverse pas en faisant pression dessus avec la tête, ce qui reste de la tête. On peut le longer, dans l'espoir d'en trouver la limite, mais il semblerait qu'une vie ne suffise pas pour en faire le tour. On peut, en revanche, prendre un morceau de charbon, souvenir d'un feu éteint, et tracer, dessiner, écrire, ébaucher des formes à sa surface. Encore faudrait-il qu'on ait songé à faire du feu, à apporter de quoi faire du feu. Peine perdue, donc.

L'échec est une eau. Une eau solide. Chaque mouvement du corps à l'intérieur de l'eau de l'échec ne fait que l'épaissir davantage. Ouvrir la bouche, l'ouvrir en grand comme un poisson, oui, c'est une solution. S'y déverse, épaisse et glacée, l'eau noire qu'on redoutait.

L'échec

L'échec est une échelle, qu'on gravit lentement, ou qu'on descend lentement, à vrai dire au bout d'un moment on ne sait plus si l'on monte ou si l'on descend, ça n'a guère d'importance, puisque chaque barreau casse sous le pied.

L'échec est un père et une mère enlacés. Si enlacés qu'on ne peut trouver de place entre leurs deux corps, qu'on dirait assoupis, mais ils ne dorment pas, on l'a compris depuis longtemps. Leur sommeil est tout autre.

L'échec ment, ruse, aveugle, érode. Il prend de la place, devient la place. On est dégagé, on dégage, déjà c'est l'heure de la fermeture.

L'échec est un fruit. Un fruit qui gît par terre. Autour, aucun arbre. On se baisse, on tend la main. C'est un caillou. Bien sûr.

À chaque page qui explose : une pluie de pétales. Baisse-toi, baisse-toi encore, tends la main. Déjà ta main forme elle aussi un pétale, vite flétri.

Dans la crypte aux échecs, un vieux graal fendu, d'où suinte un jus pâle et insipide. Toute soif t'a quitté.

Ce qu'est l'échec (1)

Au loin, un bruit, une rumeur. Il arrive. Lentement, à la façon d'un train qu'on imagine fantôme. Bien campé, on l'attend, on lui fait face. Soudain il est là. Mais. Derrière soi.

L'échec est un poème qu'on a appris, enfant, par cœur, et qui, récité à l'âge adulte, rend un autre son. Un vieux son.

L'échec est une invention qui ne sert à rien. Une invention qui sert le rien, le serre et le presse jusqu'à ce qu'on capitule.

Qui cherche la forme de l'échec dans les nuages se laisse distraire et ne remarque pas l'éclair jailli du fond de la terre. Ce n'est pas un proverbe, hélas.

L'échec est une phrase, puis une autre, et une autre encore, dont on redoute de plus en plus le point final.

L'échec est un animal aveugle qui vous tient gentiment en laisse.

L'échec est un aujourd'hui grimé en demain.

